

## De la difficulté de filmer des ruines

**Simone  
Bifton**

*« L'homme n'est rien d'autre que le  
moule du paysage où il est né ».*

Shaül Tchernikovsky, poète hébreu  
d'origine russe, 1875-1943.

6 h 30

- Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?
- Cet homme est né ici. Nous voulons le filmer sur son lieu de naissance.
- Pas question. Vous ne filmerez pas.
- Pourquoi ?
- Parce que je l'ai décidé ainsi. Je suis ici chez moi, et je vous demande de partir.
- De quoi avez vous peur ?
- Je n'ai peur de rien. Partez ou j'appelle la police.

8 h

- Allô ? la police de Saint-Jean d'Acre ? Nous avons été chassés d'une colline à l'orée du moshav Ahihoud, où nous nous apprêtions à filmer des figuiers de Barbarie, des mûriers et quelques ruines en pleine nature.
- Y a-t-il eu violence ?
- Verbale. Nous avons fui avant de prendre le risque d'avoir notre caméra cassée. Nous sommes des cinéastes pacifiques. La bagarre n'est pas notre fort.
- Désolés. Nous n'intervenons qu'en cas de violence physique.
- A propos, nous voulons aussi filmer votre poste de police. Et la prison derrière. Nous faisons un film sur un monsieur qui a passé quelque temps parmi vous il y a quelques années. Cette expérience a fait de lui un grand poète.
- Aucun problème. C'est pour quelle chaîne ?

9 h 30

- Allô ? Maître B. ? La loi permet-elle de filmer des ruines dans la nature ?
- Ça dépend. Y a-t-il une barrière autour du site ?
- Oui, quelques barbelés avec beaucoup de brèches.
- Y a-t-il un panneau militaire ?
- Non.
- Donc, ce n'est pas une zone militaire fermée, ni un champ de mines. Les gens qui vous ont chassés ont-ils montré leur titre de propriété ?

— Non. Ils ont montré leurs muscles et nous avons fui lâchement. L'oncle du poète était prêt à se battre, mais nous l'avons convaincu de n'en rien faire.

— S'ils ont un titre de propriété, le cas est difficile, mais pas désespéré. Combien d'heures de tournage avez-vous perdues ? Voulez-vous déposer une plainte en dommages-intérêts au nom de votre société de production ?

— Non, nous voulons filmer. Nous voulons filmer ces ruines.

— Ecoutez, la région est pleine de ruines. Pourquoi n'allez-vous pas filmer celles du kibboutz d'Beit Haemek ? Elles sont encore pas mal du tout, et les gens sont accueillants, ils ont l'habitude des journalistes.

— Nous sommes cinéastes, maître, pas journalistes. Et nous voulons filmer ces ruines-là, pas les autres. L'enfance de chaque poète est unique, même si lui-même prétend le contraire. Voyez-vous, nous sommes à la recherche d'un certain puits, dans lequel se reflétait la lune, et d'un certain mûrier sous lequel le curé jouait aux dames. Ce sont des choses sérieuses et précieuses qu'on ne trouve pas n'importe où.

10 h 45

— Allô ? La Direction des Terres d'Israël ? A qui appartient la terre d'Ahihoud ? Vous savez, celle où il y a des figuiers de Barbarie à perte de vue.

— C'est une terre domaniale. Propriété de l'Etat, enfin, du peuple juif. Les habitants d'Ahihoud ont le droit de l'utiliser comme pâturage.

— La loi leur permet-elle de nous empêcher de filmer ?

— La courtoisie veut que vous vous entendiez avec les utilisateurs, mais la liberté de la presse est en votre faveur.

— Nous ne sommes pas de la presse, nous sommes cinéastes. Nous faisons un film sur un poète.

— Un poète disparu ?

— Un poète absent. C'est-à-dire, très présent. Surtout dans les figuiers de Barbarie.

— Je comprends. C'est un film artistique.

— C'est ça.

— Essayez de les amadouer, ce sont de braves gens, nous les connaissons bien, mais ils sont un peu colériques, des Yéménites, vous savez, il faut savoir s'y prendre avec eux mais ils ne sont pas méchants.

11 h 30

— Re-bonjour. Nous voulons parler avec le maire, le secrétaire du moshav, le rabbin, enfin, avec les autorités locales.

— Il n'est pas là. Il est allé à la banque. Nous avons des dettes, comme tous ceux qui travaillent dur dans ce pays. Pas comme vous à Tel-Aviv, tous ces gauchistes qui passent leur temps au café à dire du bien des Arabes et qui sont payés pour ça dans les journaux. Il est où, l'Arabe qui était avec vous ce matin ?

— Il se repose à un kilomètre d'ici.

— Ils sont tous à un kilomètre d'ici. Ils nous narguent, ils veulent nos maisons. Le droit au retour, tout ça. Vous leur donnez un doigt et ils vous mangent la main. Vous autres, ashkénazes, vous ne comprenez rien aux Arabes.

— Je suis d'origine marocaine.

— Sans blague ! Et journaliste ?

— Cinéaste.

— Ça alors ! Et vous aimez les Arabes ?

— Oui.

12 h

— Alors comme ça, vous avez ameuté toute la région ? Machin des Terres d'Israël a déjà téléphoné.

— A la banque ?

— Il m'a joint sur le portable. Soyez francs, c'est quoi votre film, de la politique ?

— De la poésie. Un poète est né ici et nous faisons un film sur lui. Si on vous demandait de faire un film sur quelqu'un, vous iriez filmer son lieu de naissance, non ?

— Je ne fais pas de films, moi. Je m'occupe de mes vaches. Et il s'appelle comment, votre poète ?

— Mahmoud Darwich.

— Ça me dit quelque chose. Et il ne fait pas de politique ?

— Pas plus que Haïm Nahman Bialik.

— Voilà Yakov. C'est lui qui vous a chassé

ce matin. C'est sa parcelle. Si vous arrivez à le convaincre, moi je m'en lave les mains. Yakov, c'est la dame qui est leur chef, et elle est marocaine, calme-toi. Elle fait de la poésie, pas de la politique.

12 h 30

— Nous sommes d'origine yéménite. Vous savez que nous avons de grands poètes ? Pourquoi ne faites vous jamais de films sur nos poètes ?

— Parce que les films coûtent très cher, et que les gens qui donnent l'argent dans ce pays n'ont que faire des poètes yéménites.

— Mais pas des poètes arabes ?

— Encore moins. L'argent vient de France. Les Français aiment bien la poésie arabe. Personnellement, je serais heureuse d'aller au Yémen et de filmer le lieu de naissance de vos poètes. mais que diriez-vous si l'on me réservait le même accueil qu'ici ?

— C'est de votre faute. Vous venez avec des Arabes.

— Et alors ? Il est né ici.

— Moi aussi.

— C'est pourquoi vous devriez lire ses poèmes. Il parle très bien de ce paysage. Vous vous y reconnaîtriez sûrement.

— Lorsque mon père est arrivé, il n'y avait rien que ces ruines. On nous a donné des tentes. Puis des baraques. J'ai mis vingt ans à me construire une maison. Et vous voulez que je la lui donne ?

— Je veux que vous me laissiez filmer les ruines de ce qui était la sienne. Il pourrait être votre père. Vous n'avez pas honte ?

— Ne soyez pas naïve. Ils veulent le droit au retour.

— Vous avez peur qu'ils l'obtiennent ?

— Oui.

— Et qu'ils vous chassent comme nous les avons chassés ?

— Je n'ai chassé personne. On nous a fait descendre des camions et on nous a dit : c'est ici, débrouillez-vous. Vos parents aussi, non ? Maintenant, s'ils ne sont pas contents, ils n'ont qu'à aller chez Arafat.

— Yakov, je veux revenir ici cet après-midi,

avec Abou Souheil. Il veut prier sur la terre de ses ancêtres. Vous comprenez ça ?

— On verra. Et d'abord, c'est qui, ce Darwich ?

— Il écrit sur ce lieu. Sur ces figuiers de Barbarie, sur ces arbres. Sur le puits.

— Quel puits ? Il y en a huit.

— Vous voulez bien me les montrer ?

— Tout à l'heure. Il y a un souterrain sous la colline. Il écrit sur le souterrain ?

— Non, je ne crois pas.

— Il a sans doute oublié.

— Et sur l'église, il écrit sur l'église ? Il y avait une église, mais on l'a démolie. On a gardé l'école, pour les vaches laitières, pour les veaux.

— Vous avez transformé l'école en étable ?

— Pourquoi pas ?

— C'est vrai, pourquoi pas, après tout. Eux, ils avaient un cheval. Il y a des arbres fruitiers ?

— Et comment ! Quand on était gamins, on ne vivait que de ça : des figues, des mûres, tout ce que le bon Dieu a créé. C'est toute mon enfance, ces arbres.

— La sienne aussi.

14 h

Le tournage commence devant la petite école où Mahmoud Darwich a appris l'alphabet. Une trentaine de vaches ruminent paisiblement à l'endroit précis où le poète a fait connaissance avec les mots qui lui servent aujourd'hui de patrie.

Abou Souheil prie à la mémoire de Birwa.

Yakov l'observe de loin, assis à l'ombre du mûrier.

Tout est calme.

Yakov est plongé dans ses souvenirs d'enfance, lorsque les camions ont déposé son père sur les ruines de Birwa. Yakov tente de réciter un poème yéménite ancien. Il a oublié les paroles, mais la mélodie lui trotte dans la tête. Si vous venez voir ma mère, elle vous le chantera. Viendrez-vous ?

—S.B.

Juillet 1997